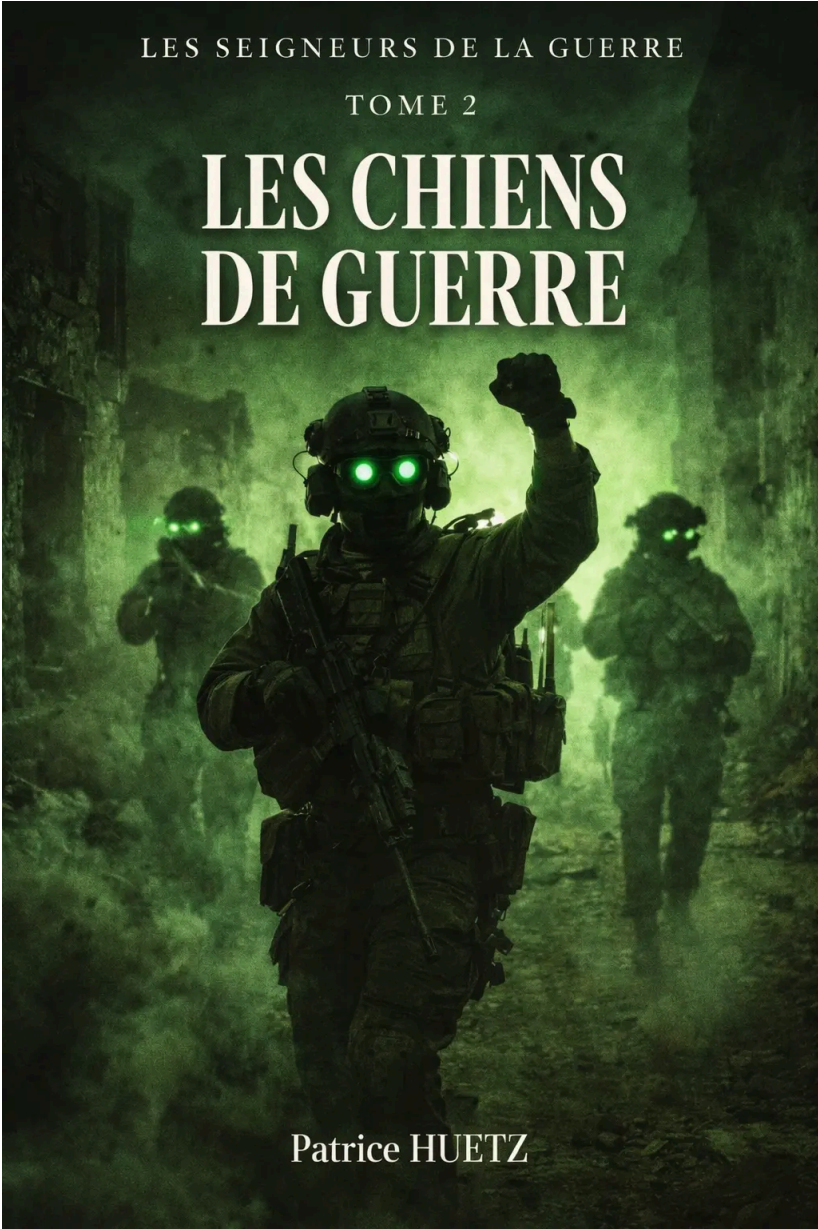


LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

TOME 2

# LES CHIENS DE GUERRE

Patrice HUETZ



# Les Seigneurs de la Guerre — Les Chiens de Guerre

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# L'Appel de Bagdad

*Paris, France — 15 juin 2008*

Trois ans après la création d'ARES, Victor Marchand était une autre sorte d'homme. Pas fondamentalement différent — les structures fondamentales d'un caractère ne changeaient pas en trois ans — mais plus précis dans ses contours. Il savait maintenant exactement ce qu'il était, et cette connaissance avait la clarté froide d'un diagnostic médical : ni bonne ni mauvaise nouvelle en soi, juste la réalité avec laquelle travailler.

ARES comptait maintenant dix-huit membres permanents et un réseau de sous-traitants dans sept pays. Le chiffre d'affaires de l'année précédente avait dépassé les quatre millions d'euros. Le compte des Seychelles avait migré vers une structure plus sophistiquée — trois entités juridiques distinctes, deux en Europe, une à Singapour, gérées par le cabinet luxembourgeois avec l'efficacité froide des structures conçues pour maximiser la discrétion légale.

Delacroix appelait régulièrement. La DRM voulait ARES en Irak.

Le bureau d'ARES à Paris — officiellement, le bureau de Marchand Consulting SARL — occupait deux pièces dans un immeuble

haussmannien du 8e arrondissement. Pas un investissement ostentatoire : juste assez pour avoir une adresse professionnelle crédible et une salle de réunion qui ne ressemblait pas à une chambre d'hôtel.

Victor avait engagé une assistante — Martine Collet, cinquante ans, ancienne secrétaire de direction dans l'industrie de défense, qui gérait l'agenda, les contrats, et les demandes de contact avec l'efficacité désabusée de quelqu'un qui ne demandait pas ce que ses employeurs faisaient vraiment.

Delacroix arriva à dix heures précises — un officier du DRM était toujours à l'heure, même en civil. Il portait un costume gris sans cravate, façon consultant privé plutôt que général de brigade. Victor le reçut dans la salle de réunion.

« Bagdad, dit Delacroix sans préambule. Contrat de protection de personnels pour KBR — Kellogg Brown Root. Le sous-traitant principal de Halliburton en Irak. »

Victor connaissait KBR. Tout le monde dans le secteur connaissait KBR — la compagnie avait décroché les plus gros contrats de reconstruction en Irak depuis 2003, de la nourriture pour les troupes aux chantiers d'infrastructure. Des milliards de dollars de contrats, gérés avec l'efficacité d'une grande entreprise américaine et la surveillance approximative d'une zone de guerre.

« Blackwater y est déjà, dit Victor.

— Blackwater gère la protection des diplomates et des VIP. KBR a besoin de quelque chose de différent — protection des convois de chantier, des sites de reconstruction. Moins visible. Plus opérationnel. »

Delacroix posa un dossier sur la table. Pas un dossier DRM — un dossier consultant, préparé pour la réunion, avec le logo de KBR sur la couverture.

L'Irak en 2008 était dans une période paradoxale. Le Surge de Bush — l'envoi de trente mille soldats supplémentaires en 2007 —

avait réduit la violence de façon significative. Bagdad n'était plus la ville de 2006, avec ses deux à trois cents morts par semaine. Mais l'Irak restait profondément instable — des milices chiites iraniennes, des cellules Al-Qaïda résiduelles, des tribus sunnites qui cherchaient leur place dans la nouvelle politique. Et le paradoxe de la reconstruction : des centaines de milliards de dollars de contrats dans un pays qui pouvait encore basculer à n'importe quel moment.

KBR avait des problèmes spécifiques dans le nord — Mossoul, Tikrit, le triangle sunnite. Des convois attaqués, des chantiers sabotés, des sous-traitants irakiens menacés. Blackwater protégeait les Américains. Personne ne protégeait efficacement les Irakiens qui construisaient.

ARES était le profil parfait : société européenne, pas de la réputation américaine post-Falloudja, capacité opérationnelle confirmée en Afrique.

« Le budget ? dit Victor.

— Deux millions deux cents mille dollars pour six mois. Renouvelable. »

Deux millions deux. Victor fit le calcul habituel — personnel, équipement, logistique, marge. C'était rentable. Très rentable.

Victor prit vingt-quatre heures avant de répondre. Il passa la soirée à lire tout ce qu'il pouvait trouver sur l'Irak de 2008 — les rapports de l'Institute for the Study of War, les analyses de Stratfor, les comptes-rendus du Sénat américain sur les contractors, les témoignages de survivants de l'incident Nisour Square où Blackwater avait tué dix-sept civils irakiens en 2007.

Nisour Square était dans toutes les têtes du secteur. Pas parce que tout le monde avait la même éthique que les contractors impliqués, mais parce que l'incident avait déclenché un niveau d'enquête parlementaire américaine et de couverture médiatique internationale qui avait failli faire fermer Blackwater et continuerait à peser sur l'ensemble du secteur.

Victor ne voulait pas de Nisour Square. Il avait des règles — pas de civils délibérés. Mais les règles ne suffisaient pas dans un environnement où un conducteur irakien paniqué pouvait courir vers un checkpoint et déclencher des réflexes de tir avant même que le temps de réfléchir existe.

Il appela Baptiste à Marseille. Baptiste était disponible — il gérait un contrat de consulting court terme pour une compagnie pétrolière au Nigeria, presque terminé.

« Irak, dit Victor. Bagdad et le nord. Six mois minimum. »

Un silence de deux secondes — le temps de Baptiste pour calculer.

« Je suis là dans quarante-huit heures. »

Sofia était à Paris ce soir-là — elle travaillait pour un projet UNESCO sur la reconstruction des institutions éducatives en zone post-conflit, et Paris était son base arrière depuis six mois. Ils vivaient ensemble, dans l'appartement de la Confluence qu'il gardait malgré ses absences — elle gérait l'appartement quand il était parti, il la retrouvait quand il rentrait.

Ça fonctionnait. Pas parfaitement — les absences étaient longues, les zones sensibles nombreuses — mais ça fonctionnait dans les marges acceptables d'une relation entre deux personnes qui avaient toutes les deux appris à vivre avec l'incomplétude.

Ce soir, elle cuisine — un plat roumain, quelque chose avec du chou et de la viande, qui sentait comme quelque chose de fondamental et de rassurant. Victor s'assit à la table de cuisine et regarda le Rhône par la fenêtre.

« Irak, dit-il.

— Quand ?

— Trois semaines. »

Elle continua à cuisiner. Ce n'était pas de l'indifférence — c'était sa façon de gérer la chose. Elle processerait, poserait des questions si elle en avait, et trouverait son propre équilibre avec la réalité.

« C'est différent de l'Afrique, dit-elle après un moment.

— Oui.

— Nisour Square était il y a neuf mois.

— Je sais. »

Elle posa les plats sur la table. S'assit en face de lui. Le repas entre eux.

Victor signa le contrat KBR le lendemain. Il organisa l'équipe — Baptiste pour la direction opérationnelle sur le terrain, Chevalier pour le médical, deux nouvelles recrues qui avaient l'expérience de l'Irak : un ancien GIGN et un Polonais ex-GROM. Plus six sous-traitants locaux irakiens qu'il recruterait à Bagdad.

Il appela aussi Delacroix pour confirmer les termes de la mission parallèle. Le DRM voulait des informations sur les circuits d'armement des milices chiïtes — les armes iraniennes qui entraient en Irak via des filières que les forces américaines n'arrivaient pas à cartographier. C'était la vraie raison pour laquelle Delacroix avait poussé ce contrat.

Victor avait un bonus de cent vingt mille euros si les informations étaient exploitables.

Il prit l'avion pour Bagdad le 2 juillet 2008.

*Dans l'avion, quelque part au-dessus de la Méditerranée, il pensa à Nisour Square. À Konan Yapi sur la route de Danané. À la tente 47 d'El-Fasher. À toutes les façons dont les bonnes intentions et les mauvaises circonstances pouvaient produire les mêmes résultats.*

*Il avait des règles. Il avait des protocoles. Il avait une équipe qu'il connaissait.*

*Ça devrait être suffisant. Il espérait que ça serait suffisant.*

## CHAPITRE 2

# La Zone Verte

*Bagdad — Juillet 2008*

En 2008-2010, en Irak et en Afghanistan, Victor Marchand et ARES opéraient dans un contexte géopolitique qui avait ses propres règles, ses propres acteurs, ses propres zones de gris. Le titre de ce chapitre — *La Zone Verte* — résumait l'enjeu immédiat. La réalité opérationnelle, comme toujours, était plus complexe.

Les moments de luxe dans la vie d'un homme de terrain avaient une qualité particulière — pas la satisfaction banale d'un confort ordinaire, mais quelque chose de plus intense, de contrasté. Savoir exactement ce que le confort remplace donnait une saveur différente à chaque chose.

En Irak et en Afghanistan, l'hôtel de référence était le seul endroit où la guerre n'entraînait pas directement. Victor y appréciait la climatisation avec la conscience de quelqu'un qui avait dormi sous quarante degrés sans elle pendant des semaines. Il y buvait le premier verre de quelque chose de décent avec la conscience de quelqu'un qui avait bu de l'eau de purification pendant un mois.

La situation ce jour-là était caractéristique de ce que Victor avait appris à reconnaître comme le pattern irako-afghan : tension latente,

acteurs multiples, information incomplète, décision obligatoire sous pression temporelle. Il avait dix hommes, les bons équipements, et trois options tactiques dont aucune n'était parfaite.

Il choisit la deuxième — le compromis pragmatique entre la sécurité maximale et l'efficacité minimale. Baptiste le regardait depuis le siège passager du Defender de tête avec cet air qu'il avait quand il avait calculé la même chose et était arrivé à la même conclusion mais attendait que Victor le dise en premier.

Baptiste et Victor opéraient depuis assez longtemps ensemble pour avoir développé un langage de signes opérationnel — pas les signes officiels de la Légion, leurs propres codes construits sur dix ans de travail commun. Deux doigts vers la droite : flanc droit non couvert. Poing fermé : arrêt. Main ouverte vers le bas : descente lente.

Dans cette opération, le deuxième acte était toujours la partie la plus délicate — le moment où le plan initial rencontrait la réalité du terrain et demandait à être adapté. Victor aimait ces moments de façon presque perverse : ils révélaient ce que l'entraînement et la préparation avaient vraiment installé dans les réflexes, par opposition à ce qui restait théorique.

Les informations remontaient par radio — Dahl aux communications, Chevalier au médical en stand-by, Ferreira au tir de couverture si nécessaire. L'équipe ARES fonctionnait comme un organisme distribué, chaque membre sachant ce qu'il faisait sans avoir besoin de confirmation constante.

La phase centrale de l'opération révéla ce que la reconnaissance préalable n'avait pas montré — dans les zones de conflit, il y avait toujours des informations que même les meilleurs informateurs locaux ne remontaient pas, soit parce qu'ils ne les connaissaient pas, soit parce qu'ils calculaient qu'il était plus rentable de les garder.

Victor s'adapta. C'était la Leçon 6 qu'il n'avait pas encore formulée mais qu'il vivait : le plan durait jusqu'au premier contact